TEMPERATURE

Du 30 juillet 1900.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens No 143 rue du Canal Entre Carondelet et Baronne

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	84	29
Midi.....	88	31
3 P. M.....	86	30
6 P. M.....	84	29

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 30 juillet—Indications pour la Louisiane — Temps — généralement beau mercredi et jeudi ; vents légers à frais du nord.

A NOS LECTEURS.

Nous avons le plaisir d'informer nos lecteurs que Mrs. Mayence, Favre & Cie, Directeurs du Comptoir International de Publicité, 18, Rue de la Grange-Batelière, nos correspondants à Paris, mettent avec empressement leur bureau à notre disposition, permettant à nos amis qui iront à Paris durant l'Exposition Universelle de 1900, de lire la collection de notre journal que nous enverrons régulièrement par chaque courrier. De cette manière nos compatriotes pourront, pendant leur séjour dans cette ville, s'adresser à nos correspondants qui leur communiqueront immédiatement les exemplaires de notre journal qu'ils désireront lire.

L'ŒUVRE

—DU—

Maire Capdevielle.

C'est avec une vive satisfaction—nous pourrions même ajouter avec une véritable fierté—que toute notre population a, hier matin, lu la proclamation du maire Capdevielle annonçant à ses administrés que la paix et l'ordre étaient parfaitement rétablis en ville, et que tous les citoyens, quels qu'ils fussent, pouvaient en toute liberté, en toute sûreté retourner à leur travail et vaquer à leurs affaires. Au train dont étaient allées les choses, depuis vingt quatre ou quarante-huit heures, on pensait bien que les désordres seraient très vite comprimés. L'habileté, l'énergie des mesures prises par notre maire et surtout l'étonnante promptitude qu'il avait apportée dans leur mise à exécution le faisaient prévoir, mais l'événement a dépassé toutes les espérances. Jamais la ville n'a été aussi calme que maintenant. A parcourir nos rues, à pénétrer dans nos magasins, on ne se douterait jamais des excitations de toutes sortes que notre cité vient d'éprouver ou de la crise effroyable qu'elle vient de traverser.

A qui devons-nous tous ces bienfaits ? Nous pouvons le dire bien haut, sans crainte d'être contredit—à M. Paul Capdevielle. Jamais émeutes n'ont été aussi promptement réprimées, sans que les intérêts de qui que ce fût aient eu à en souffrir. C'est à sa façon tout à fait nouvelle de manier les forces auxquelles il avait fait appel et aux appuis que la confiance qu'il inspire avait engagés à se grouper autour de lui que nous devons l'extraordinaire promptitude avec laquelle l'ordre a été établi. C'est une vérité que nous ne saurions proclamer assez haut, dût la modestie du maire Capdevielle en souffrir.

Encore un Régicide

Il vient de se commettre un des plus horribles attentats—et ils sont nombreux — qui aient déshonoré le dix neuvième siècle; il a jeté toute l'Italie dans le deuil et le monde civilisé dans la stupéfaction, dans la consternation.

Le roi Humbert a été assassiné dans sa résidence de Monza. Il est d'autant plus odieux, cet assassinat, qu'il est sans raison d'être. Humbert Ier était un roi ; voilà la seule explication possible de ce crime. Comme l'a dit l'assassin, quand on l'a arrêté, "C'était sa destinée. Sa mort était décidée". A ce titre, il fallait qu'il y passât.

Quoi qu'en disent certaines gens, ces sociétés secrètes sont une des plaies de notre siècle, peut-être la plus lamentable de toutes. Que d'attentats elles ont sur la conscience ! et dont elles sont responsables devant l'humanité. Qu'avait fait à cet Angelo Bressi le roi d'Italie ? Rien, absolument rien ; mais c'était un monarque, et il ne faut plus de monarques. Certaines sectes politiques en ont décidé ainsi. Comme on n'ose pas braver en face toute une nation, toute une civilisation, on forme des sociétés secrètes, au sein desquelles se trament les conspirations, se complotent les assassinats. C'est l'attentat politique en commandite. Les vrais coupables, ce sont les sociétés anonymes. Ce sont elles qui ordonnent.

Ceux qui exécutent ne sont que des instruments aveugles. Que l'attentat réussisse ou non, la société existe toujours, se fortifiant avec le temps et devenant d'autant plus redoutable qu'elle a commis plus de méfaits. Voilà ce qui révolte les honnêtes gens, quels que soient leur époque, leur pays, leur forme de gouvernement.

Nous concevons l'indignation que soulèvent partout d'aussi abominables attentats. Les misérables qui s'attaquent ainsi à la royauté lui font plus d'amis, plus de partisans qu'elle n'en avait auparavant. Nous n'avons pas le temps à faire ici du prince assassiné l'éloge qu'il mérite, mais il avait des qualités réelles. Il aimait le peuple, il se plaisait au milieu des masses et aimait à secourir les faibles et les affligés. Qu'il ait commis quelques fautes de politique internationale, c'est possible ; mais ce n'était certainement pas le droit de ce Bressi de les redresser, le revolver ou le poignard à la main.

Sa mort sera pleurée par l'Italie et déplorée par toutes les nations, qui sont fatiguées de ces monstrueux attentats et demandent aux différents gouvernements, monarchiques ou républicains, de prendre des mesures pour y mettre un terme.

LA CARRIÈRE D'HUMBERT Ier.

Humbert Ier (Renier-Charles-Emmanuel-Jean-Marie-Ferdinand-Eugène), roi d'Italie, était né le 14 mars 1844 et fut initié de bonne heure par son père à la vie militaire et politique. Il figura, dès 1859, aux côtés de Victor-Emmanuel, dans la guerre de l'indépendance. Il fut mêlé de plus près au mouvement de l'unification italienne qui suivit la guerre. Il fut particulièrement associé à l'œuvre de la réorganisation de l'ancien royaume des Deux-Siciles et alla, en juillet 1862, partager à Naples et à Palerme la popularité de Garibaldi. A l'approche des graves événements de 1866, le prince Humbert alla à Paris, pour sonder les sentiments du gouvernement français à l'égard de l'alliance conclue alors, l'action succéda aux négociations, le prince royal se jeta avec ardeur dans la lutte. Il prit part, avec son frère, le prince Amédée, à la bataille de Custozza [24 juin 1866], et y fit ses preuves de valeur. Il commandait une division de l'armée de Cialdini, avec le titre de lieutenant-général. Placé inopinément en présence de forces supérieures, il forma ses régiments en carrés, s'enferma dans l'un d'eux, arrêta les charges des uhlans autrichiens et put attendre le secours du général Bixio, avec lequel il protégea la retraite du général Durando.

A eux deux, ils empêchèrent cette première défaite de se changer en déroute. Au mois de février de la même année, le prence Humbert avait déclaré renoncer au traitement de son grade de lieutenant général, pour ne pas ajouter aux charges du budget. Il fut nommé au mois d'août suivant, président honoraire de la commission italienne, pour l'Exposition universelle de Paris. En juin 1872, il se rendit à Berlin pour assister au baptême d'une fille du prince Frédéric-Charles dont il était le parrain. L'Année suivante il reçut un chaleureux accueil à Saint-Pétersbourg. En 1875, il parcourut incognito l'Angleterre, puis alla assister à Vienne aux funérailles de l'ex-empereur Ferdenand. On commenta beaucoup la visite qu'il fit à Garibaldi, lorsque celui-ci vint remplir à Rome son mandat de député (1875).

Le 9 janvier 1878, le jour même de la mort de Victor-Emmanuel, le prince héritier fut proclamé roi d'Italie sous le nom d'Humbert Ier. Il adressa au peuple italien une proclamation où il s'engageait à se guider sur les grands exemples que son père lui avait donnés, "de dévoument à la patrie, d'amour pour le progrès et de foi dans les libres institutions qui sont l'orgueil de sa maison.

Le 17 novembre 1878, pendant un voyage à Naples, il fut légèrement atteint, dans sa voiture, par le poignard d'un assassin, le cuisinier Passanante, dont M. Cairoli, assis en face du roi, détourna le bras, en recevant lui-même une blessure. Cette criminelle tentative fut l'occasion, dans toutes les grandes villes et particulièrement à Naples et à Rome, de démonstrations très sympathiques, au moment où l'on signalait une agitation internationaliste assez vive dans l'Italie. Après de longs détails contradictoires sur l'état mental de l'assassin, Passanante fut condamné à mort, mais le roi commua la peine en celle des travaux forcés à perpétuité 29 mars (1879). Cette clémence fut d'autant plus remarquée que presque au même moment, avait lieu à Madrid le supplice de Moncasi pour un crime tout semblable.

Le règne du roi Humbert Ier est signalé dans les années suivantes, par un certain nombre d'événements et d'incidents qui intéressent les destinées intérieures du royaume et les relations avec l'étranger.

Nous ne pouvons reprendre ici la suite chronologique de ses différents ministères qui ayant pour principaux chefs MM. Cairoli, Depretis, Robitant, Crispi, di Rudini, passent par des crises parlementaires incessantes et subissent de nombreux remaniements généraux ou partiels ; nous ne pouvons qu'en indiquer les tendances constantes et la marche générale.

Au dehors, l'Italie est excitée par ses jeunes aspirations vers les premiers rôles à prendre une part active à la mêlée des affaires européennes. Elle déclare par la bouche de ses premiers ministres qu'elle veut vivre en paix avec les nations voisines, à la condition "d'être considérée comme une des plus grandes puissances". Soit en vue de s'assurer, à l'occasion, l'appui du plus fort, le roi et son gouvernement entrent et s'efforcent d'entraîner le pays dans l'orbite de la politique allemande ou à la suite de l'Angleterre, dans les voies aventureuses de l'expansion coloniale.

Ces tendances sont particulièrement accusées, soit avant, soit pendant son ministère, par M. Crispi qui passe, dans l'opinion publique, pour être en étroite communion d'idées avec son souverain. L'alliance de l'Allemagne et de la Autriche centre la France devient par l'accesion de l'Italie, la "triple alliance." Sans être déclarée officiellement, elle est un fait connu de tous depuis longtemps, avant le jour où elle est ouvertement renouvellée pour six années le 28 Juin 1891. C'est auprès de M. de M. de Bismurk, au château de Friederichszuhe, ou à la cour de Berlin que la politique italienne avec M. Crispi, va chercher sa direction. Cette politique a pour conséquence forcée des dépenses militaires très onéreuses et les crédits successivement demandés et obtenus pour l'augmentation de l'armée et de la flotte, pour la construction de fortifications, pour l'armement et la défense des côtes, pèsent considérablement sur les budgets.

L'entraînement à suivre l'Angleterre dans les expéditions lointaines n'a pas des suites moins manifestes. En janvier 1885, l'Italie engagée à exercer avec les Anglais contre les Mahdistes une action parallèle, envoie coup sur coup trois corps de troupes dans la mer Rouge et reste en possession de la ville de Hassaouh.

En réponse aux interpellations provoquées par cette occupation onéreuse d'un territoire sans importance, le gouvernement déclare qu'il est nécessaire "de suivre l'impulsion des grandes puissances en matière coloniale." Depuis, les charges de cette expédition, les sacrifices renouvelés d'hommes et d'argent, les sanglants échecs infligés au corps occupant par le ras Aloula [fin janvier 1887], et à Saganeiti par les Mahdistes [août 1888,] provoquent une juste émotion et donnent des armes à l'opposition contre les ministres.

Quels que soient les résultats de cette tentative sur le continent africain, un décret royal en janvier 1890 organise les possessions italiennes de la mer Rouge, sous le nom de Colonie érythrée.

Avec la France, la mésintelligence, souvent excitée et entretenue par une presse officieuse, se manifeste moins par des événements politiques que par les difficultés des relations commerciales.

En novembre 1881, le roi Humbert avait signé avec le gouvernement français un traité de commerce voté le 10 mai suivant par les deux Chambres ; mais, à l'expiration, le gouvernement italien refusé de le renouveler et rompt à trois reprises, en janvier et février 1888, les négociations ouvertes à cet effet. Il en résulte un abaissement immédiat et considérables des exportations italiennes et, de ce chef, une aggravation notable de ces crises financières.

Ces dernières devinrent à leur tour la sources des principales difficultés du gouvernement du roi à l'intérieur. Pendant plusieurs années, de 1880 à 1884, l'état des finances italiennes devenait de plus en plus satisfaisant ; il permettait, en 1880, de proposer la suppression de l'impôt sur la monture, si impopulaire, et la réalisation de ce projet appauvrissait si peu le trésor que le 1er mars 1883, le ministère pouvait enfin abolir le cours forcé et rétablir les paiements en espèces.

Les relations particulières du roi Humbert Ier avec les chefs d'Etats étrangers répondaient à la direction politique de son gouvernement. Elles étaient naturellement amicales et empressées avec les souverains auxquels le liait une communauté de vues et d'intérêts, celles qu'il entretenait avec l'empereux d'Autriche étaient considérées comme un désaveu officiel de l'irrédentisme, c'est-à-dire de possession autrichiennes situées dans sa zone d'influence. Rappelons, pour finir par un trait plus personnel, le séjour que le roi Humbert fit à Naples, pendant l'épidémie du choléra, au mois de septembre 1884, le courage dont il fit preuve en visitant les malades au foyer même de la contagion, contribua mieux que toute sa politique ou celle de ses ministres à entretenir sa popularité.

Le roi d'Italie avait épousé, le 22 avril 1868, sa cousine, la princesse Marguerite-Marie-Thérèse-Jeanne de Savoie, née le 10 novembre 1851, fille du feu duc de Gênes, Ferdinand, mort le 1er février 1855, frère du roi Victor-Emmanuel, et de la princesse Elisabeth, fille de Jean, roi de Saxe, unie morganiquement, depuis 1856, au marquis Rapallo. Ce mariage fut célébré en Italie par de grandes fêtes publiques.

Le 11 novembre 1869, au moment où le roi Victor-Emmanuel échappait à peine d'une dangereuse maladie, la princesse Marguerite donna le jour, à Naples, à un fils qui reçut le nom de Victor-Emmanuel-Ferdinand et le titre de prince de Naples. Une amnistie et de grandes démonstrations signalèrent à la fois le rétablissement du roi et la naissance de son petit-fils, aujourd'hui le fils unique du roi Humbert, et l'héritier du trône.

Une lettre de la campagne.

Un ami du journal, appartenant à une des familles les plus anciennes et les plus distinguées de la Louisiane, nous communique la lettre ci-dessous qu'il a reçue de la campagne.

Nous donnons place dans nos colonnes à cette lettre d'un tour simple et gracieux, et faisant un éloge mérité à la chevaleresque race dont se réclame l'auteur.

Lafourche Crossing,
28 juillet 1900.

Mon cher cousin,

Il faut que je me soulage le cœur et que je te dise combien je me sens fier de notre maire de la Nlle-Orléans. C'est un des nôtres celui-là : il est de notre sang, de notre race—devant lui on ne peut pas dire que les créoles ont dégénéré. Il a de la tête, et il a du cœur,—un cœur bien placé, là où nos pères le portaient. Pas de demi-mesures ! pas d'hésitation ! Il a fait voir aux fauteurs de désordre comment on doit agir avec eux. Avis à ceux qui auront envie de recommencer ! C'est la première difficulté que rencontre son administration. Il lui a fait face avec la fermeté et la bravoure de l'honnête homme et du bon citoyen qui a le sentiment de son devoir, la conscience de sa responsabilité et de sa dignité. Capdevielle n'est pas un politicien. C'est l'homme des honnêtes gens. La Nlle-Orléans lui doit une reconnaissance sans bornes pour avoir revendiqué son honneur. Toi qui le connais, quand tu le rencontreras, tu lui serreras la main pour moi.

Tout à toi,

X.

UNE Figure Intéressante

Il vient de surgir à la Nouvelle-Orléans, au moment où nous nous y attendions le moins, et découpée comme à l'emporte-pièce, une figure extrêmement intéressante sur laquelle il est utile, je crois, d'attirer l'attention de la communauté. Voulez-vous me permettre d'en essayer l'esquisse pour l'édification de vos lecteurs ?

En moins de quarante-huit heures, par suite de circonstances imprévues, tout-à-fait indépendantes de sa volonté, et n'ayant que ses instincts, sa droiture naturelle pour le guider à travers les lamentables évènements qui se succédaient coup sur coup, sans lui laisser le temps de la réflexion, M. P. Capdevielle vient de se conquérir l'estime,—disons mieux—l'admiration de la communauté.

Son éloge est aujourd'hui sur toutes les lèvres, et l'on ne sait ce que l'on doit le plus louer dans sa conduite : la présence d'esprit, la justesse du coup-d'œil, la vigueur des mesures, la promptitude dans l'action. Inutile de parler de son courage ; il est le fruit naturel de son honnêteté : on n'est sans peur que parce que l'on est sans reproche, et, surtout, sans fausses attaches.

Ce qui a fait la force de notre maire, durant la crise que nous venons de traverser, c'est qu'il ne fait partie d'aucune coterie, c'est que s'appartenant complètement à lui-même, il n'a de réserve à observer avec personne et peut conserver constamment la liberté de ses actes et de ses allures.

De là, la confiance qu'il inspire à tous, sans exception, et les appuis qu'il trouve de toute part. On ne songe pas à douter de lui, par ce qu'on lui sait l'esprit complètement exempt de toute arrière-pensée. On n'hésite pas à marcher à côté de lui, parce qu'on le sait parfaitement incapable, soit par faiblesse, soit par complaisance, de verser dans l'ornière de droite ou dans l'ornière de gauche. Il va toujours sans jamais broncher là où le devoir l'appelle, sans s'inquiéter des critiques et obstacles qu'il peut rencontrer sur sa route. Il a, sous ce rapport, de qui tenir. Sa mère n'a-t-elle pas été jadis une des plus nobles figures de la grande époque de lutte entre le Nord et le Sud, alors que, devant une noble et juste cause à défendre, on se jetait à corps perdu dans la mêlée, sans se préoccuper des conséquences, au risque de se faire tuer, verrouiller ou déporter. De pareils exemples fructifient dans les familles. Témoin M. P. Capdevielle qui a hérité de sa mère en même temps qu'un ardent patriotisme un fervent amour des pauvres et des affligés.

Au premier aspect, ses énormes moustaches en avalanche et ses traits énergiques peuvent donner le change. Mais tout cela ne sert qu'à cacher une rare tendresse d'âme et une grande commisération pour les malheureux. A côté de ce modèle du magistrat à poigne, il y a le missionnaire de la charité. C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de M. Capdevielle.

UN ABONNÉ.

Comment sont vos Reins ?

Les Pilules Sparagus du Dr Hobb guérissent toutes les maladies des reins. Echantillon gratuit. Adresse : Sterling Remedy Co., Chicago ou N. Y.

La famille du général Both

Pendant son séjour au Transvaal, M. Michael Davitt a demandé au général Botha de renseignements sur l'origine de sa famille. Le général a déclaré ce qui suit :

"Mon grand-père paternel était capitaine dans la marine française. Quant aux ancêtres de mon grand-père, ils sont venus d'Allemagne s'établir en France. Ma famille possède encore une canne à pomme d'or ayant appartenu à mon aieul. Nous sommes extrêmement fiers, a ajouté le général Botha, de penser que notre ancêtre a combattu pour la France et qu'il fut un sujet fidèle de ce grand pays. Par la suite, il vint s'établir au Natal, où mon père est né. Mon père lutta contre les Anglais en 1848, et ses propriétés furent confisquées.

"Ma mère, une Afrikander, dans le sens complet du mot, a eu treize enfants, et cinq de ses fils combattent actuellement pour l'indépendance du Transvaal."

Le général Botha a épousé la fille de M. John Emmet, originaire de la colonie du Cap. Trois des fils de John Emmet se trouvent dans l'armée boer avec le général Botha.

PENSEE D'UN PHILOSOPHE.

L'*original* véritable, c'est un homme dans la cervelle de qui ne saurait entrer la pénsée d'un autre homme,—ni le souci de la galerie.

Le *faux original*, au contraire —on le recontre partout dans le monde,—ne s'occupe que des autres, et ne fait que exagérer leurs prétentions.

Le soldat anglais.

On prétend que le soldat anglais porte des vêtements si serrés que ses organes internes en sont souvent sérieusement affectés. Puis quand il est en marche sa poitrine est comprimée par le poids de son havresac, de sa cantine, de son manteau et de sa giberne. Généralement l'estomac est le premier organe qui souffre d'un surcroît de charge quelconque. Un excès de travail, les abus, la négligence, une nourriture qui ne convient pas sont tenus d'occasionner la dyspepsie et tous les maux qui s'ensuivent. Le Hostetter Stomach Bitter devrait être pris pour n'importe quel désordre des organes digestifs. Ce fameux médicament guérit tous les maux d'estomac. Essayez le pour la constipation, l'indigestion, les flatuosités, la dyspepsie, la nervosité et l'insomnie. Il fortifie ceux qui sont affaiblis, et une dose prise de temps à autre régularise les intestins.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLÉTIQUE.

On ne s'attend pas, sans doute, à ce que nous fassions une analyse de la "Princesse de Trébizonde". C'est une chose impossible. Si la pièce était sensée, ce ne serait plus une véritable opérette. Mais quelle charmante musique. Les artistes de la troupe Olympia sont excellents dans leurs rôles de saltimbanques. Mlle Croix s'est fait beaucoup applaudir en danseuse de corde et Miss Cornish est une Femme Forte extrêmement amusante. Quiconque veut passer agréablement deux ou trois heures n'a qu'à se transporter au Parc Athlétique : il n'aura pas à se repentir du déplacement.

WEST END.

Grâce au prompt rétablissement de l'ordre, en ville, sous l'influence bienfaisante du maire, il y a eu foule dimanche et hier soir au West End. L'orchestre Welden était en train et ses exécutions ont été bruyamment applaudies.

Nous en dirons autant des vues du vitagraphe et surtout des étonnantes prouesses du bicycliste Palfrey sur son instrument. Palfrey est le héros du jour.

L'eau d'Abita étant légère et aisément digérée, elle est indispensable à la parfaite santé.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

(26) Commencé le 11 juillet, 1900.

LA

Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

PREMIÈRE PARTIE

Une Haine d'un Siècle

VIII

DEUXIÈME JOURNÉE.

(Suite.)

Après quoi il demanda.

—Vous n'avez point, par hasard, des nouvelles de ma fille ?

—Si.... je viens de la voir.

—Il y a longtemps ?

—Il n'y a pas dix minutes.

—Où ?

—Près des ruines de Clisson...

—Que faisait-elle ?

—Elle marchait, courait, s'arrêtait, parlait, riait, chantait.... On aurait dit quasiment qu'elle avait bu un coup de trop.

Le mendiant ajouta, clignant de l'œil :

—Ça me connaît. J'en parle par expérience.

Mais Soubise ne l'écoutait plus.

Déjà il était loin, s'en allant vers les ruines.

Ce fut là qu'il découvrit la jeune fille, en effet.

De loin, en sortant de la forêt, il l'aperçut....

Elle lui tournait le dos et se tenait debout, sur un monceau de pierres, comme en haut d'un tumulus de neige.

Elle avait ses vêtements dans un grand désordre, et ses longs cheveux roux se déroulaient en vagues dorées sur ses épaules à demi nues, bleuies par le froid, et dans son dos jusqu'à la ceinture.

Elle était couverte de neige, mais n'y prenait pas garde.

Il s'avança. Au même moment, sans se retourner, comme si elle avait été avertie par un pressentiment instinctif de la présence de son père, elle glissa en bas du tumulus et s'enfuit au milieu des ruines.

Il se mit à sa poursuite.

Lui perdait pied parmi tous ces débris ensevelis, cachés, pareils à autant de pièges, sous une couche uniformément blanche.

Elle, au contraire, semblait se jouer de tous les obstacles.

Rien ne l'arrêtait.

Elle se dirigeait vers une haute tour où l'on accédait encore, jusqu'à une certaine hauteur, par des morceaux d'escaliers, ou plutôt, car cela n'avait plus forme d'escalier, par des entassements de blocs qui jadis avaient formé de redoutables murailles.

Elle escaladait ces blocs.

Soubise eut peur.

Est-ce qu'elle voulait se tuer ?

D'en haut, une chute jusqu'au bas de la muraille, c'était la mort, la mort certaine.

Et même le corps de la pauvrette n'arriverait pas entier.

Projeté, dans sa descente terrible, de roches en roches, — et ces roches qui pointaient hors de l'enceinte étaient aiguës, tranchantes, comme des pieux, — l'enfant serait mise en lambaux, disloquée, meurtrie.... chaque roche voudrait sa part au passage de ce joli corps, dans cette aubaine inespérée qui rajeunirait ces antiques murs, témoins de tant de scènes de carnage....

Elle montait, elle montait sans tourner la tête.

Et parfois sous ses petits pieds, des blocs énormes se détachaient, roulaient, et en entraînaient d'autres.

Et c'était une avalanche sous laquelle Soubise faillit être enseveli.

Elle atteignit, au faite, une meurtrière dans laquelle elle entra.

Elle n'avait plus qu'un pas à faire, elle n'avait plus qu'à se pencher un peu pour être précipitée dans l'abîme.

Elle n'avait pas encore vu Soubise.

Et Soubise continuait de monter, faisant le moins de bruit possible.

Mais quand il la vit ainsi, dans ce péril atroce, retardant sa mort comme si elle avait voulu savourer toute la volupté d'en finir, il n'eut plus le courage de se taire.

Et il dit à voix basse :

— Michelle ! Michelle ! que fais-tu donc ?

Elle tressaillit, se retourna en se retenant des deux mains à une pierre en saillie, et elle aperçut le garde.

Alors, en cette pauvre tête surexcitée, surchauffée, il y eut un détraquement suprême à la vue de son père, qui venait à elle sans doute pour la châtier, pour lui demander compte de son honneur.

Et soudain, elle eut, en le regardant, un grand éclat de rire.

Elle ne fit aucun mouvement pour se précipiter.

Elle se laissa prendre par la main sans résistance.

Et ce fut ainsi qu'il l'entraîna.

Ils redescendirent du sommet en trébuchant.

Elle n'avait plus la même sûreté de pied que tout à l'heure. Le garde la prit dans ses bras et la porta. Des débris s'éboulèrent encore, avec un bruit retentissant, mais ils parvinrent au bas sans blessures.

Elle n'avait pas cessé de rire.

Ses yeux étaient bien ceux d'une folle, hagards, sans plus d'intelligence.

—Michelle ! Michelle ! dit-il terrifié.

Mais elle ne le reconnaissait plus. Désormais, c'était fini. Trop d'angoisses, trop d'épouvantes avaient tué cette raison.

Elle prit le bras de son père et doucement se mit à chanter la vieille chanson des Vendéens quand ils allaient à la bataille, que son père fredonnait parfois, mais seulement en manière de plaisanterie et pour rappeler à sa fille les mauvais jours des grands-pères. C'était même un de ses souvenirs de toute jeune enfance, pour Michelle. Que de fois elle avait dit au garde :

—Père, chante-moi "Monsieur de Charette et ceux de Clisson !"

Il entonnait cela dans sa moustache.

Elle riait, puis sourait l'embrasser.

Et, dans sa folie, c'était cette chanson des chouans qui lui revenait :

Monsieur d'Charette a dit à ceux d'Clisson :
Le canon
Fait mieux danser que ne fait le violon.
Prends ton fusil Grégoire,
Prends ta gourde pour boire,
Prends ta Vierge d'ivoire,
Nos monsieurs sont partis
Pour chasser la perdrix....

Ils étaient rentrés sous bois. La neige tombait plus épaisse que jamais. Non seulement les arbres avaient déja l'air d'immenses fantômes, mais les dessous de bois en étaient couverts, et ce n'était plus qu'un vaste tapis blanc que perçaient, de ci, de là, des brindilles.

Soubise se taisait, les dents serrées par un désespoir affreux.

Il était venu pour châtier... il était venu la rage au cœur.

Ah ! comme il n'y pensait plus guère !

Il n'osait même plus la regarder, tellement c'était un navrant spectacle.

Ils traversèrent ainsi la forêt. Souvent Michelle s'arrêtait. Elle paraissait écouter ; elle regardait en riant, vers le haut des arbres.

Elle montrait vers les cimes, à son père, des choses qu'elle était seule à voir et qui n'existaient que pour elle.

—Oh ! comme c'est beau, comme c'est beau !

Il l'entraînait doucement.

—Viens, mon enfant, viens... Tu as froid ...hâtons-nous !....

Elle obéissait, docile, mais, souriante, elle se retournait longtemps en marchant, pour continuer à admirer ces choses imaginaires.

Quand ils furent au Millepertuis, quand elle se trouva devant la maison, elle s'arrêta soudain.

On eût dit que des souvenirs venaient enfin de frapper son intelligence.

—Viens, mon enfant. Rentrons chez-nous....dans notre petite maison qui est bien pauvre, mais qui est close....J'allumerai du feu et tu réchaufferas tes pauvres membres engourdis de froid.

Elle grelottait.

Il avait enlevé sa veste de velours et l'avait attachée sur les épaules nues de la malheureuse fille.

Elle entra, tenant son père par la main.

Bien vite il alluma de feu. Il l'approcha du foyer. Il chauffa des vêtements, les lui passa. Elle se laissait faire, réconfortée par la chaleur. Cela même semblait l'amuser, que son père s'occupât d'elle ainsi.

Elle ne disait plus mot, les mains et les pieds tendus à la bonne flamme vivifiante ; son regard vague errait autour d'elle.

Soubise se mit aux genoux de sa fille.

—Mon enfant, réponds-moi, regarde-moi bien, reconnais ton père....Tu n'as rien à craindre de lui, ma pauvre enfant....je te le jure....non, entends-tu, rien ....rien ...Tout à l'heure, j'ai eu trop peur en te voyant dans